

Dominique Brancher, *Quand l'esprit vient aux plantes. Botanique sensible et subversion libertine (XVIe-XVIIe siècles)*, Genève, Droz, « Les seuils de la modernité », n° 19, 2015. Un vol. 15 x 22 de 368 p.

*Quand l'esprit vient aux plantes* est un ouvrage remarquable à bien des égards. Il propose une histoire culturelle du végétal de la première modernité, en interrogeant d'une part les savoirs botaniques et médicaux antiques et renaissants, en examinant d'autre part les réinvestissements esthétiques de ces sciences dans des représentations poétiques et picturales. C'est un champ d'investigation longtemps laissé en friche, souligne l'auteure, en raison de l'altérité radicale du végétal, qui le rend « rétif aux projections identitaires » (14). La botanique lui a longtemps conféré un statut inférieur en vertu d'un préjugé remontant à Aristote, qui dissocie la notion de vie de celles de sensation et de perception. La philosophie et l'histoire des sciences ont tendance à privilégier le débat sur la distinction entre l'animal et l'homme. Or si depuis quelques années, la question des rapports du végétal aux autres règnes fait l'objet d'une attention renouvelée, en éthique notamment, la présente étude apporte un élément de réflexion décisif en choisissant d'explorer des « conflictualités plus anciennes entre le principe d'un étagement entre les règnes et une conception plus poreuse des frontières du vivant » (22). L'analyse, soutenue par une grande érudition, envisage le végétal « comme instrument cognitif et construction discursive » (26) dans une démarche résolument comparatiste.

Le premier chapitre, « La plante dans la *Scala Naturae* », explore la place ambiguë laissée au végétal dans la chaîne des êtres, qui répartit les créatures en autant de maillons ontologiques dans une échelle graduée du vivant. L'héritage aristotélicien s'avère déterminant dans la philosophie et l'histoire naturelle de la Renaissance. L'anthropologie chrétienne confirme l'axiologie antique, tout en subvertissant la portée. La chaîne des êtres y est investie d'une signification allégorique et morale, où la plante se mue en modèle éthique. La botanique cristallise ainsi aux XVIe et XVIIe siècles « tout un imaginaire puritain » (43). Malgré la prégnance du modèle aristotélicien, l'afflux de textes antiques et renaissants, mais aussi de plantes nouvellement recensées apportées par les voyageurs, contribuent à ébranler les classifications imposées par la tradition et l'anthropocentrisme qu'elles véhiculent. Le second chapitre « Botanique sensible et zoophytes subversifs » se tourne justement vers ces penseurs qui défendent l'idée d'une sensibilité végétale et promeuvent ainsi par leur pratique et leurs écrits un savoir volontiers hétérodoxe. De ceux-ci, on retiendra surtout Guy de La Brosse, médecin ordinaire de Louis XIII et créateur d'un Jardin des Plantes médicinales qui lui aliène la Faculté de médecine de Paris. Deux plantes font figures de cas : la plante sensitive et la mandragore. La première témoigne de l'importance des Indes orientales dans la constitution du savoir européen. La seconde dessine « un territoire de l'hybridité à part, *anthropophyte* plutôt que zoophyte » (75), ici exploré par le truchement du traité de Catelan, *Mandragoritis*. Le chapitre III, « Métempsychose et paradoxes au royaume de flore », décline les mille et une manières d'utiliser le végétal en fiction : de Dante à Ronsard, en passant par la « saga botanico-politique » d'Howell (103), il semble que le végétal serve toujours un discours d'homme. On appréciera tout particulièrement les pages consacrées à la courge d'Erasmus, et ses « traductions cucurbitacides » (143). Dans l'histoire de l'instrumentalisation du légume, les romans de Cyrano de Bergerac font figure d'exception pour subvertir radicalement la hiérarchie du vivant. Dominique Brancher propose une relecture bienvenue des spéculations cyraniennes sur les choux intellectuels et les arbres voluptueux. Le chapitre IV, « Pudeurs et dévotions végétales », s'intéresse à l'asexualité prétendue des plantes et à leur statut moral ambigu. Partant du scandale provoqué par les thèses sexualistes au XVIIIe siècle, l'auteure fait retour sur les « vieilles analogies instituant la physiologie animale en modèle d'intelligibilité de l'organisation végétale » (168), mais c'est pour apporter une précision décisive : « on projette sur les plantes les qualités genrées qui servent d'habitude à différencier les êtres humains », tout en leur déniaient une sexualité (178). La suite du chapitre expose les obstacles épistémologiques et idéologiques (ainsi le culte marial) qui expliquent le retard pris par la recherche en botanique. Au passage, est réévalué le topos historiographique attribuant une relation privilégiée entre les réformés et l'horticulture : le catholicisme post-tridentin n'ignore pas

en effet les mérites du jardin. A l'opposé d'une représentation asexuée des plantes, le chapitre V, intitulé « Phyto-érotisme : le règne de l'analogie », explore les rêveries analogiques qui érotisent le végétal et en contrarient les valeurs éthiques. L'analyse se concentre notamment sur ce que nous disent des distinctions ontologiques, la pratique des greffes et la médecine des signatures. Le dernier chapitre, « Ambiguïtés de la plantule », explore plus particulièrement le rôle sexuel conféré à la plante dans les fictions sérieo-comiques qui subvertissent l'héritage ovidien (notamment le *Momus* de Leon Battista Alberti), ainsi que dans une série de représentations picturales où les motifs floraux et végétaux se chargent de sous-entendus libidineux. On y retrouve bien évidemment la courge phallique et la figure équivoque de la figue mûre, mais aussi la pomme, ici support de l'*ekphrasis* proposée par Blaise de Vigenère commentant Philostrate. On appréciera au passage l'inclusion des sources iconographiques dans une étude par ailleurs riche de sources textuelles empruntées aux traditions renaissantes les plus variées.

De la pudeur à l'impudeur des plantes, et du jardin de Priape au jardin spirituel, Dominique Brancher offre un parcours particulièrement suggestif, situé dans le prolongement des réflexions menées à l'occasion de son ouvrage sur les *Equivoques de la pudeur* (Droz, 2015). *Quand l'esprit vient aux plante* témoigne de la pertinence du végétal pour penser le trouble, qu'il soit ou non catégoriel. Au fil des pages, la plante sert de ferment épistémologique, devient un opérateur de décentrement ou le vecteur d'une crise qui menace les fondements de la culture savante de l'Europe. Elle nourrit l'imaginaire des poètes et des romanciers, s'épanouit à l'occasion en jeux « phyto-érotiques » et tire la botanique du côté de la dissidence doctrinale. La démarche adoptée, attentive aux ambiguïtés et aux polysémies textuelles, met en valeur les flottements sémantiques et conceptuels, tout en préservant la richesse des objets étudiés. On appréciera l'envergure de la pensée, ainsi que l'originalité et la pertinence des analyses : *Quand l'esprit vient aux plante* est un livre dont on ne saurait trop recommander la lecture.

Dr Isabelle Moreau  
University College London